

Carthage, grande puissance du monde antique

Hédi Slim

Volume 18, Number 73, Winter 1973–1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57773ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Slim, H. (1973). Carthage, grande puissance du monde antique. *Vie des Arts*, 18(73), 15–17.

Carthage, grande puissance du monde antique

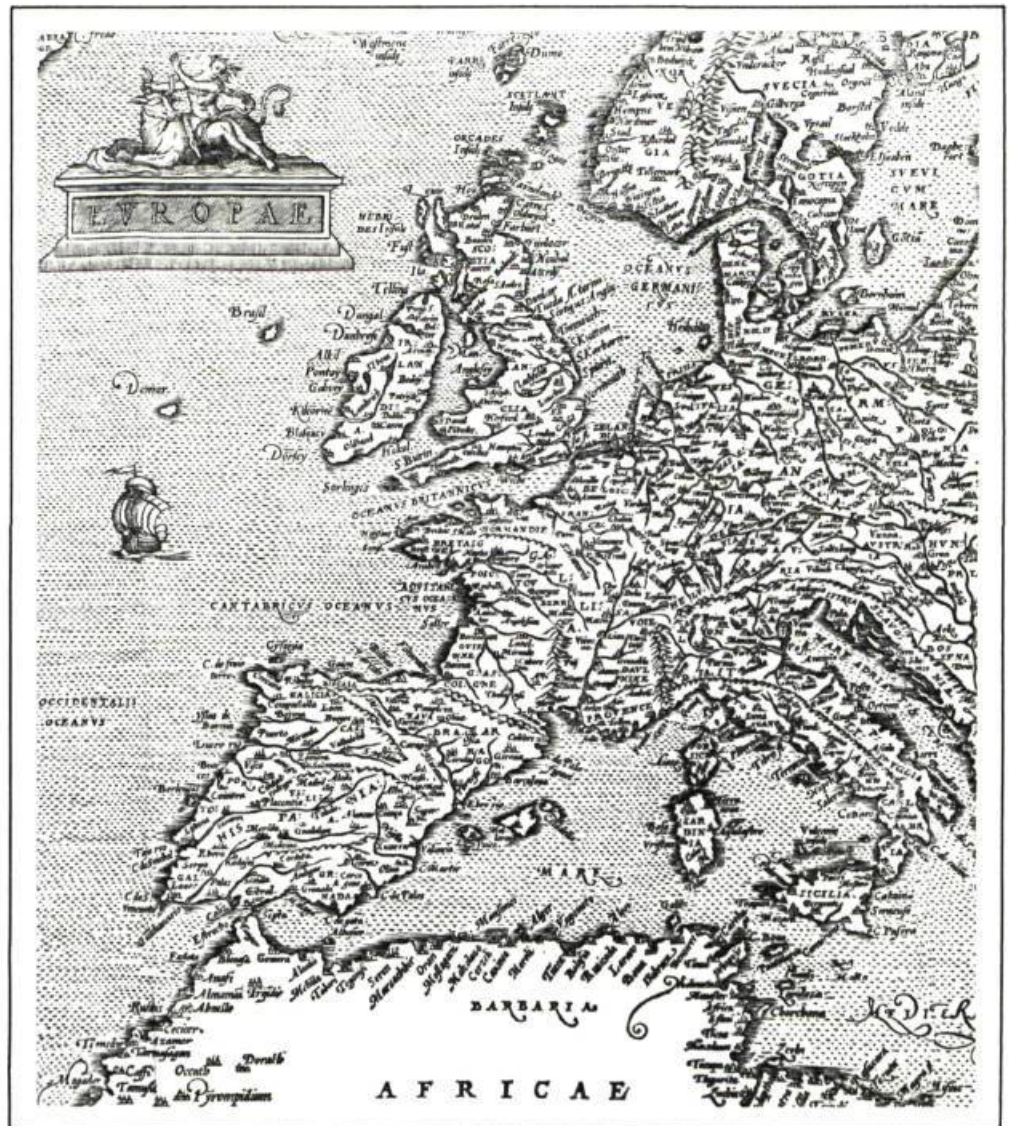
HÉDI SLIM

Livré à lui-même, sans le secours de l'histoire, de l'archéologie ou de la littérature, le visiteur de la Carthage contemporaine aura du mal à voir en cette petite cité résidentielle, si belle et si paisible, l'héritière d'une colossale métropole antique à l'histoire terriblement mouvementée.

Contrairement à certaines de ses grandes rivales de l'Antiquité, telles Rome ou Athènes qui, de nos jours encore, occupent les devants de la scène politique, Carthage connut une série tragique de défaites et de destructions qui finirent presque par la condamner à l'anonymat. Le sort se montra, ainsi, particulièrement injuste à l'égard d'une cité qui connut plusieurs siècles de grandeur et de gloire.

Des origines illustres

La naissance de Carthage tient à la fois de l'histoire, de la légende et de la mythologie. Elle fut fondée, semble-t-il, en 814 avant J.-C. par Elissa, princesse tyrienne que la spoliation et la persécution des siens poussèrent à chercher refuge en terre africaine. Elle décida avec ces compagnons d'exil de fonder une ville sur un promontoire facile à défendre et permettant de contrôler le passage entre les deux bassins de la Méditerranée. L'intérêt exceptionnel du site sur le plan stratégique ne pouvait certes pas échapper à des marins phéniciens dont les ancêtres exploiraient les côtes nord-africaines depuis la fin du second millénaire. La naissance de la ville fut marquée par de multiples difficultés avec les autochtones. Les coutumes locales interdisant de vendre aux étrangers un terrain plus vaste qu'une peau de bœuf, la belle et rusée Elissa tourna la loi en découpant la peau en minces lanières et réussit à acheter autant de terrain qu'elle le voulait. Mais un roi berbère, ébloui par la beauté et l'intelligence de la princesse, voulut l'épouser coûte que coûte, allant jusqu'à menacer la colonie phénicienne d'extermination s'il était écon-



1. Vestiges puniques et byzantins mis au jour sur le flanc sud de la colline de Byrsa, à Carthage.

(Phot. Jacques Perez, Tunis)

2. Carte montrant l'Europe occidentale et l'Afrique du Nord (17e s.?).

(Phot. H.-Roger Viollet, Paris)

duit. Partagée entre la fidélité à la mémoire d'un premier mari et le souci d'assurer la vie sauve à ses compagnons, Elissa finit par opter pour le suicide par le feu. Ce geste lui valut d'être honorée comme une divinité.

Le destin tragique d'Elissa inspira poètes et écrivains. Virgile, le grand poète latin, fut le premier à en tirer parti. Associant le sort de la princesse à celui d'Énée, il en fit l'héroïne de l'Énéide sous le nom de Didon. Après la destruction de Troie, Énée, fils de Vénus, échappé au désastre, rassemble autour de lui les débris de sa patrie... Déjà, les destins l'avaient choisi pour fonder en Italie un empire appelé à ruiner celui de Carthage. Sa divine mère le soutient mais Junon veille sur la cité d'Elissa. L'amour éperdu de nos deux héros ne put rien contre la fatalité et l'intrigue des dieux. Énée abandonna Didon à son désespoir et Vénus triompha de Junon.

En fait, cet épisode n'a de valeur que

sur le plan romanesque et poétique, car Virgile a pris beaucoup de libertés avec l'histoire pour rendre possible la rencontre de deux personnages mêlés à la fondation de deux métropoles appelées à se disputer l'hégémonie du monde.

A la conquête du monde antique

Les origines royales de Carthage, les circonstances qui entourent sa naissance et la signification même de son nom (ville nouvelle, nouvelle capitale) sont autant de faits qui annoncent un destin exceptionnel.

Il faut cependant admettre que la cité connut des débuts difficiles et quelque peu modestes. Reconnaisant un droit d'aînesse à Tyr et à Utique (premier comptoir phénicien en Afrique), elle dut payer tribut à l'une et à l'autre et même aux autochtones avant de réussir à se libérer de leur emprise puis à les supplanter. Elle fut favorisée en cela par son propre développement autant que par les cataclysmes et les déboires dont souffrirent les autres.

Tyr, notamment, alla à la dérive: elle n'échappa aux Babyloniens que pour mieux sombrer sous les coups des Perses. Carthage hérita alors des possessions occidentales de la malheureuse métropole. Ce legs, elle sut le faire fructifier. Bientôt elle fut à la tête d'un vaste empire aux nombreux comptoirs et, peu à peu, elle se hissa au rang de puissance redoutable, capable de jouer les premiers rôles sur l'échiquier politique et même d'influer sur l'évolution du monde antique.

Vers la fin du VI^e siècle avant J.-C., la puissance carthaginoise s'étendait sur tous les rivages de l'Afrique du Nord, depuis la Tripolitaine jusqu'aux côtes atlantiques du Maroc, et sur des zones de plus en plus étendues de Sicile, de Sardaigne, d'Espagne et des Iles Baléares.

Carthage était alors, grâce à cet empire, l'état le plus riche de la Méditerranée occidentale. Alliée aux Étrusques, autre puissance de l'époque, elle réussit à stopper l'expansion phocéenne à la suite de la bataille d'Alalia (Aleria, en Corse), en 535. Chassés de la Corse, les Grecs furent également éliminés d'Espagne et confinés au seul golfe du Lion.

Carthage déployait une inlassable activité militaire et diplomatique en vue de consolider ses positions et d'élargir les horizons de son empire. Consciente de l'irréversible déclin des Étrusques, elle chercha l'alliance de nouvelles forces montantes. Trois traités, dont le plus ancien remonte à 509 avant J.-C., devaient la lier à Rome. Mais il est curieux de noter qu'une certaine méfiance régnait dans les rapports entre ces deux alliées, appelées il est vrai, par la suite, à s'affronter en un choc qui fut, peut-être, le plus sanglant de l'Antiquité: les Romains ne pouvaient commercer que sous certaines conditions en pays punique et leurs navigateurs ne pouvaient y aborder qu'en cas de force majeure.



3. Masque punique en terre cuite colorée. Carthage, Musée du Bardo.

(Phot. H.-Roger Viollet, Paris)

Cependant cette remarquable ascension carthaginoise allait se heurter à la puissance grecque qui, au V^e siècle, était à son apogée. Les forces navales puniques furent battues en 480 près d'Himère, en Sicile. Cette première défaite constitua un tournant dans l'histoire de Carthage et entraîna de nombreux changements dans le monde punique. Une austérité draconienne caractérisa le mode de vie des Carthagois de l'époque. Les archéologues ont été frappés par la pauvreté des tombes du V^e siècle en objets importés, comme les céramiques corinthiennes et attiques, les mobiliers égyptiens et autres objets de luxe. Mais l'isolement de Carthage et le tarissement de son commerce par suite de la mainmise de plus en plus grande des Grecs sur la Méditerranée posaient des problèmes de ravitaillement en denrées diverses autrement plus graves que ce manque d'objets de luxe.

Aussi, pour résoudre ces problèmes et refaire les bases de sa puissance, Carthage fut-elle amenée à prendre certaines mesures. Cantonnée jusque là au littoral nord-africain, elle se tailla au prix de durs combats avec les autochtones un arrière-pays correspondant à peu près à la Tunisie actuelle. Cette conquête qui, dit-on, eut le don de transformer les Carthagois de «Tyriens qu'ils étaient en Africains», s'avéra très enrichissante pour l'économie et l'armée puniques, grâce à une production agricole abondante et à l'apport de nombreux contingents militaires de haute valeur guerrière.

Par ailleurs, éliminée du commerce méditerranéen par ses rivaux grecs, Carthage tourna ses regards vers des horizons plus lointains. Ce furent les fameux périple de Hannon et de Hamilcon. L'un, traversant

CARTHAGE AUJOURD'HUI DES FAITS

1. L'invasion rapide de ses sites, sous la poussée du développement démographique et social, menace la grande cité punique et romaine.

De toute urgence, il faut rendre à Carthage sa splendeur en relevant ses ruines majestueuses et en mettant au jour ses vestiges enfouis.

2. Malgré le repérage de ses vestiges par les archéologues du XIX^e siècle, l'urbanisation s'est installée sur la partie la plus précieuse au point de vue historique. Il n'y a jamais eu de vraies fouilles archéologiques pour toute la ville s'appuyant sur un plan général de recherches systématiques.

3. Pour la Carthage punique, les fouilles ont été conduites d'une façon dispersée et, le plus souvent, au hasard. Les monuments mis au jour demeurent peu intelligibles, voire invisibles, pour le profane. Dans la ville basse, un seul sanctuaire, le Tophet, a fait l'objet de recherches. Sur les ports, quelques renseignements existent, mais rien n'est connu des bâtiments publics, religieux et privés de cette partie de la ville. Dans la ville haute — la colline de Byrsa — jusqu'à présent seule la nécropole et quelques ruines de maisons datant de la période punique tardive ont été dégagées. La localisation de l'acropole sur cette colline n'est garantie que par les sources littéraires. Sur le périmètre suburbain, occupé par des villas entourées de jardins, seule une maison a pu être mise au jour dans la région de Dar Sanat (colline d'Amilcar). Sur les remparts, les fouilles menées jusqu'à présent ont montré une partie des fortifications extérieures. Cependant, la totalité de leur longueur n'a pas pu être déterminée, et le problème des fortifications intérieures reste toujours à élucider. Dans l'arrière-pays, occupé par des villages ou des maisons rurales, une seule villa a été mise au jour récemment, à Gammarth.

Pour la Carthage romaine, les recherches ont été facilitées et très souvent conditionnées par les ruines visibles des monuments anciens. Cependant, seuls des périmètres restreints ont été fouillés de façon scientifique: on n'a jamais pris en compte l'ensemble de la ville. Il n'existe sur l'organisation de la ville que la carte des communications établie par P. Salama et le plan tramé dressé par Ch. Saumagne. Pour fonder un plan d'urbanisme de la côte nord qui valorise le site antique, on ne dispose que de ces éléments, en l'état actuel des travaux.

C'est pour cette raison que, sans attendre les résultats définitifs des fouilles à grande échelle, il était nécessaire de procéder, dès le premier trimestre de 1972, à une reconnaissance rapide des sites par sondages et par mesures de résistivité électrique du sol. Les résultats de cette prospection pourront indiquer de façon précise l'importance immédiate des vestiges à découvrir.

(Extrait du rapport: *Mise en valeur de Carthage.*)



4. Aiguière punique en terre cuite colorée. Carthage, Musée de Byrsa.

(Phot. H.-Roger Viollet, Paris)

le détroit de Gibraltar ou Colonnes d'Hercule, longea les côtes occidentales d'Afrique et atteignit le golfe de Guinée, l'autre poussa jusqu'aux Iles britanniques. Ces expéditions entourées de mystère amenèrent à Carthage le contrôle de la route de l'or et de l'étain. Bientôt, l'exploitation du territoire tunisien, la prospection de marchés nouveaux dans le monde africain, les relations commerciales intenses nouées avec les états d'Orient issus des conquêtes d'Alexandre et l'effort tenace de redressement portèrent leur fruit et permirent à Carthage de connaître un nouvel essor, au moment même où les cités grecques entraient dans une phase de déclin irréversible par suite de luttes intestines interminables. Aussi, le conflit qui ne tarda pas à opposer Grecs et Puniques, et dont l'enjeu était la domination de la Sicile, tourna-t-il à l'avantage des seconds, qui réussirent à s'assurer la mainmise sur la majeure partie de l'île malgré le cran dont fit preuve le tyran syracusain Agathocle dans la défense de sa patrie et les secours de Pyrrhus, roi d'Épire et champion d'un hellénisme occidental en pleine décadence. Aucune force ne semblait alors être en mesure de barrer le chemin aux Puniques.

Cependant, lorsque Carthage s'installa à Messine en 269 avant J.-C., elle se trouva face à face avec Rome qui venait de s'établir à Rhégion, de l'autre côté du détroit. Le conflit qui ne tarda pas à opposer ces deux métropoles va être lourd de conséquences pour l'histoire de l'Antiquité et même de l'humanité toute entière.

Les guerres puniques: des guerres mondiales à l'échelle de l'Antiquité

Par le nombre de pays et de peuples

mêlés au conflit, par l'importance des intérêts en jeu et par les changements qu'ils entraînerent dans l'évolution du monde, ces guerres eurent l'ampleur des guerres mondiales.

La première guerre punique dura 23 ans (264-241). Elle se déroula presque entièrement en mer et se termina par une défaite assez paradoxale pour Carthage dont la flotte semblait nettement supérieure. Ce fut une cruelle désillusion pour les Carthaginois qui n'avaient pas hésité à prédire aux Romains qu'ils «ne pourraient même plus se laver les mains dans la mer».

En fait, la puissance de Carthage recélaait bien des germes de faiblesse: une caste dirigeante aveuglée par son propre égoïsme, d'une méfiance morbide à l'égard des grands hommes et d'une hostilité sans faille à toute tentative de réforme; une masse d'autochtones exploités et prêts à se révolter; une armée de mercenaires turbulents et sans scrupules.

Le général Amilcar Barca eut la sagesse de déceler les causes des maux dont souffrait sa patrie et de tirer la leçon des malheurs qu'elle venait de subir. C'est lui qui eut le mérite de relancer l'expansion carthaginoise en Méditerranée et de jeter les bases d'une nouvelle puissance punique. Il adopta des solutions révolutionnaires, s'inspirant, dans beaucoup de domaines, d'exemples hellénistiques.

La nouvelle aventure punique se déroula en Espagne. Amilcar Barca soumit rapidement une bonne partie du pays, organisant ses conquêtes à la manière des grands bâtisseurs d'empire, pratiquant une politique d'assimilation des autochtones par l'enrôlement des soldats vaincus et les mariages mixtes et fondant son pouvoir sur l'armée au sein de laquelle il développa la mystique du chef toujours inspiré et invincible.

Les bienfaits de la conquête de l'Espagne se firent si bien sentir à Carthage que Rome en prit ombrage et se hâta de provoquer la seconde guerre punique (219-201). Celle-ci fut dominée par l'exceptionnelle personnalité du général carthaginois Hannibal, qui écrasa les légions romaines à Trasimène (217) et à Cannes (216). Cette dernière bataille continue à être considérée comme «le modèle encore inégalé de la victoire intégrale, celle qui par l'encerclement complet de l'ennemi non seulement le bat mais le supprime». C'est au lendemain de cette victoire qu'un des officiers carthaginois suggéra la marche sur Rome et que, devant le refus d'Hannibal, il lui aurait dit: «Les dieux n'ont pas tout donné au même homme, Hannibal; tu sais vaincre mais tu ne sais pas profiter de la victoire.»

Sa marche triomphale sur Rome aurait certes changé la face de l'histoire mais la défaite de son frère Hasdrubal en Espagne, le manque de secours, l'attitude assez passive de sa propre patrie et, enfin, la tactique de plus en plus agressive des Romains obligèrent Hannibal à se replier

sur Carthage. Les légions de Scipion l'Africain, renforcées par les troupes du roi numide Massinissa, réussirent à vaincre à Zama (202) l'armée qu'il avait improvisée en toute hâte.

La mort de Carthage

Cette défaite d'Hannibal en terre africaine sonnait le glas pour Carthage en tant que puissance méditerranéenne. Hannibal lui-même, en voulant apporter des remèdes aux maux dont souffrait sa patrie, ne réussit qu'à s'attirer les foudres d'une aristocratie aux abois. Dénoncé à Rome, il dut s'exiler. Cela faisait l'affaire de Massinissa, qui régnait sur un territoire couvrant à peu près l'Algérie actuelle et qui, avec la bienveillante neutralité de Rome, se mit en devoir de conquérir le territoire punique, proclamant qu'il allait faire de Carthage, la capitale d'une Afrique du Nord unifiée sous son égide. Rome prit alors conscience du danger berbère naissant. Elle ne put le prévenir qu'en condamnant Carthage à la destruction: «Delenda est Karthago.» Ce fut la troisième guerre punique, qui dura trois ans (149-146 avant J.-C.) et fut marquée par une héroïque résistance des Carthaginois. Mais, en 146, la ville succomba sous les assauts du général romain Scipion Émilien, qui la détruisit systématiquement, laboura son sol, le sema de sel et le déclara maudit. Bourreau malgré lui, semble-t-il, il fut tellement bouleversé par le spectacle de la ville en flammes qu'il en pleura. Puis, après d'amères considérations sur la précarité des choses de ce monde, il récita à haute voix les fameux vers d'Homère: «Un jour viendra où périra Ilioupolis, la ville sainte, où périront Priam et le peuple de Priam, habile à manier la lance.» A l'historien Polybe qui l'interrogeait sur le sens de ces paroles, il répondit: «Je ne sais pourquoi j'ai peur qu'un autre ne les répète un jour à propos de ma patrie.»

Ce fut, en tout cas, le plus terrible exemple de l'anéantissement total de tout un peuple, «l'Hiroshima de l'Antiquité», comme on l'a écrit récemment.

Grande métropole durant sept siècles, la Carthage punique disparut brutalement en laissant peu de traces matérielles mais elle fut un apport civilisateur considérable pour l'Antiquité. Avec ses multiples colonies éparpillées sur tout le bassin occidental de la Méditerranée et jusque sur les rivages de l'Atlantique, elle a exercé une influence considérable sur l'évolution du monde antique. Les cités puniques d'Afrique du Nord et d'ailleurs étaient des zones de contact et d'échanges fructueux entre les diverses civilisations anciennes. Longtemps méconnu, l'apport punique commence à être mieux apprécié grâce au développement, un peu partout, des fouilles et de la recherche archéologique et historique.